

SCIENCES HUMAINES

SCIENCES HUMAINES

TRIMESTRIEL - N° 43 - DÉCEMBRE 2003/JANVIER-FÉVRIER 2004 - 7,50 €

HORS-SÉRIE

900 637 TAR

Le monde de l'image

Icônes, **publicité,**
 images mentales,
 photographies,
 images numériques...



BE/LUX : 6,30 € - PORT. CONT. : 9,5 € - REU : 11 € - GUA/MART/GUY : 8,80 € - SPM : 8,20 € - MAY : 11,60 € - Suisse : 15 FS - Canada : 15 \$ - Maroc : 80 DH

M 06472 - 43 - F: 7,50 € - RD



www.scienceshumaines.fr

La peur des représentations

Le rejet de l'image, celui du théâtre et de toute fiction partent d'un même regard soupçonneux jeté sur toutes les formes de représentations, qu'elles soient sacrées ou profanes.



ENTRETIEN AVEC JACK GOODY

Anthropologue. Dernier ouvrage paru : *La Peur des représentations. L'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité*, 1997, trad. La Découverte, 2003.

Sciences Humaines : *La Peur des représentations*, titre de votre dernier livre traduit en français, fait penser immédiatement à la répétition dans l'histoire de ces crises iconoclastes, au cours desquelles, au nom de la lutte contre l'idolâtrie, on a détruit des images religieuses. On en a un exemple récent en Afghanistan. Comment expliquer cet anathème jeté contre la figuration sacrée ?

Jack Goody : C'est une question plus large que celle de l'interdiction des idoles. J'ai écrit ce livre bien avant que les talibans ne détruisent les bouddhas de Bamian. Cet acte iconoclaste est souvent mis à contribution par des politiciens pour appuyer l'idée que l'islam et le christianisme sont des civilisations fondamentalement différentes. J'avais l'intention de montrer que, si l'islam peut se montrer hostile à toutes les images, ça n'a pas toujours été le cas, et surtout que ce n'est pas la seule religion à avoir rencontré ce problème.

L'Ancien Testament, qui est un texte commun au judaïsme, au christianisme et à l'islam, affirme clairement qu'il faut détruire toutes les idoles. Chacun de ces monothéismes s'en est inspiré avec plus ou moins de rigueur et à des moments différents de son histoire : le judaïsme tolère l'image peinte, mais non gravée, et le christianisme a connu deux grandes crises iconoclastes, à Byzance au VIII^e siècle, et lors du schisme protestant, au XVI^e siècle. D'autres grandes religions ont eu maille à partir avec les images. Le bouddhisme, par exemple : avant que les Grecs ne conquièrent l'Asie centrale, avant la civilisation des Koushans, l'aire bouddhiste était aniconique, c'est-à-dire rejetait toutes les représentations figuratives. On a peine à le croire aujourd'hui. On ne peut donc pas maintenir l'idée que certaines traditions ou civilisations seraient spécifiquement hostiles à l'image pour des raisons qui leur seraient particulières et simplement dogmatiques.

Pour ma part, je pense que ce sont les principes mêmes de la représentation figurée, de la fabrication et de l'usage des icônes qui posent problème à l'esprit humain et l'amènent dans certaines circonstances à rejeter l'image, ou plus simplement, à l'ignorer, et dans d'autres, à lui rendre un culte qui peut aller jusqu'à l'adoration. L'image peinte ou gravée, de même que d'autres modes d'expression artistique, comme le théâtre ou la fiction littéraire, sont des types de représentation vis-à-vis desquels les sociétés se montrent particulièrement ambivalentes et changeantes. Pour donner un avant-goût des raisons que l'on peut trouver à cela, je dirai que toute représentation, y compris l'usage du langage lui-même, peut être suspectée d'infidélité au modèle, de facticité. L'image n'échappe pas à cette règle. Elle est donc suspecte de mensonge, alors qu'elle se présente comme vraie.

Est-ce pour cette raison que l'iconoclasme atteint de préférence l'imagerie religieuse ?

Le sacré est, par excellence, ce qui ne doit pas être mis en doute. L'image la plus sacrée, ce serait celle de la figure du dieu suprême. Mais comment la rendre présente ? Il y a une tendance générale des religions à ne pas représenter Dieu. C'est le cas, bien entendu, dans celles qui interdisent la figuration en général : l'islam, le judaïsme et le christianisme primitif. Mais cette réticence est présente même dans des religions très portées à l'imagerie sacrée. Il y a de cela dans l'hindouisme : Brahma, le dieu suprême, n'est presque jamais figuré, alors qu'on trouve une profusion de représentations d'autres divinités inférieures. En Afrique subsaharienne, qui n'est pas nécessairement musulmane ou chrétienne, on trouve surtout des statues d'ancêtres, et des représentations de divinités animales ou secondaires. Mais le dieu créateur est rarement représenté ou, s'il l'est, c'est de manière abstraite, géométrique.

Le christianisme est une exception, et on peut s'étonner qu'il ait trouvé, à partir d'une

certaine époque, l'audace de représenter Dieu en vieillard barbu, et pas seulement sous les traits du Christ. On notera tout de même qu'il s'agit d'une figure autrement plus rare que celle du Christ, des apôtres, de la Vierge et des saints.

En dehors même du contexte particulier qui est celui de l'interdiction de la figuration, la représentation du dieu suprême semble donc poser problème. A mon sens, il ne s'agit pas seulement d'un problème vis-à-vis de l'image et de sa valeur morale mais, plus généralement, d'un problème de logique: si le dieu créateur était là avant toute chose, comment pourrait-il avoir l'apparence des êtres de ce monde? Le christianisme a résolu la difficulté en proclamant le dogme de l'Incarnation. Mais dans la plupart des cas, on préfère ne pas lui donner de figure. Il y a d'autant plus de problèmes à le faire qu'il s'agit d'une icône sacrée, d'un objet de culte: l'artiste qui la fabrique usurpe quelque part la place du Créateur en manufacturant son image, dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'un symbole, mais d'une figuration vraie de la divinité. L'image sacrée pose aussi des problèmes parce qu'elle est un artefact, une production humaine censée incarner une réalité bien supérieure à l'homme.

Mis à part le dogme chrétien de l'Incarnation, comment cette difficulté a-t-elle été résolue?

C'est tout le problème de ce que l'on appelle les «fétiches»: ils sont créés par l'homme, mais incarnent des puissances qui lui sont supérieures. Lorsqu'on leur rend un culte, adore-t-on le pouvoir créateur des dieux ou celui de l'homme? C'est le genre d'ambivalence que véhicule l'image sacrée. Une des manières d'en venir à bout consiste, quand on le peut, à oblitérer l'origine humaine des images ou des statues. En Inde, et chez les orthodoxes grecs, une image est beaucoup plus valable si elle est un «objet trouvé», sans auteur connu. C'est vrai aussi chez les chrétiens: la plupart des Vierges noires, en France (Chartres, Le Puy...), sont des statues sans auteur, dont la légende affirme qu'elles ont été trouvées toutes faites. Il en va de même pour la Vierge de Montserrat, près de Barcelone, qui est un des pèlerinages favoris des Espagnols.

Ces images «trouvées» sont en effet des figures pour lesquelles il existe une dévotion toute particulière, avec pèlerinages, offrandes et guérisons miraculeuses. C'est la même chose chez les hindouistes: les *lingam* sont d'autant plus efficaces qu'ils ont été «trouvés» et non façonnés par l'homme. Enfin, mieux encore, certaines images ne

sont pas des représentations mais des traces de l'original: c'est le cas du suaire de Turin, qui se présente comme une figure miraculeusement née du contact direct avec le corps du Christ. De là, on passe aisément au principe de la relique qui n'est, à proprement parler, plus une image, mais un fragment de l'objet de culte.

Ces images «acheiropoiètes» (qui n'ont pas été façonnées par la main) s'affranchissent d'une des incertitudes les plus graves qui pèsent sur les images en général: sont-elles authentiquement liées à l'original? Si aucune intention humaine éventuellement trompeuse ne les a produites, alors comment en douter? C'est sans doute ce qui explique que, même en islam et dans le judaïsme, la photographie n'est pas rejetée complètement: d'un certain point de vue, ce sont des images faites par la machine, et non par l'homme. Elles ne trompent pas.

Je crois que la figuration pose partout le même problème: celui de la nature ambivalente des images, qui sont à la fois proches de l'original et fausses.

Les portraits photographiques des imams et des martyrs sont placardés et exhibés partout dans les pays chi'ites. Cela n'empêche pas que le rejet puisse toucher la photographie: en Afghanistan, le régime des talibans, lorsqu'il était au pouvoir, prohibait l'usage des caméras, du magnétoscope et de la télévision. C'était, en bonne partie, à cause de la frivolité des fictions cinématographiques et vidéographiques, mais la prohibition pouvait toucher le support photographique dans son entièreté, sans trop de succès d'ailleurs. Le rejet de l'image passe souvent par des détours compliqués, et sa frontière est très mobile.

En dehors des religions du Livre, trouve-t-on des exemples aussi clairs de rejet de l'image?

L'aire des grandes religions correspond grossièrement à celle des civilisations de l'écrit. Dans les sociétés de culture orale, comme je l'ai souvent soutenu, les règles changent un peu: les idées sont moins explicitement énoncées que dans les sociétés de l'écrit, et il n'y a en général pas de loi ou de règle formelle qui interdise de faire des images. La plupart des arts dits «primitifs» sont figura-

tifs, parfois très stylisés, mais figuratifs tout de même. A côté de cela, il existe des exemples de sociétés – comme les Tallensis du Ghana – où l'on ne produit que des symboles géométriques et des décors abstraits. Selon moi, cet aniconisme n'est pas attribuable à une simple ignorance. Dans l'art préhistorique, on trouve partout des figurations animales et elles sont présentes sur tous les continents. Donc, on ne peut pas supposer que, là où elles sont absentes aujourd'hui, c'est qu'on n'y a jamais pensé. Le fait de représenter ou de ne pas représenter, ou encore de n'utiliser que des symboles arbitraires, résulte d'un choix.

J'ai travaillé sur une société ghanéenne où les représentations figuratives ne sont pas interdites, mais extrêmement rares et peu développées. Par exemple, contrairement à beaucoup de sociétés subsahariennes, ces gens ne font pas de masques... Et pour eux, mettre un masque devant son visage est très inquiétant, très suspect: c'est une façon de créer l'illusion qui les dérange. Qu'elle se traduise par une interdiction, un rejet tacite, ou une simple absence de goût, je crois que la figuration pose partout le même problème: celui de la nature ambivalente des images, qui sont à la fois proches de l'original et fausses.

Mais les images profanes ne prétendent pas toujours à la vérité. Echappent-elles pour autant au rejet ou à l'interdiction?

Pour cela, il faut qu'il y ait une place prévue pour la fiction. Une culture qui refuse l'image sacrée peut accepter l'image profane, comme c'est le cas aujourd'hui dans beaucoup de pays musulmans tolérants. Mais, à d'autres moments de l'histoire, l'interdiction a pu s'étendre en dehors des lieux de culte et à propos d'autres figurations que religieuses, comme on l'a vu en Afghanistan, parce que toute fiction est assimilée à un divertissement intolérable. A l'inverse, dans les sociétés iconodoules, l'image sacrée peut être – pour la même raison – la seule à être vraiment approuvée. J'ai visité les musées de Bologne et j'y ai vu que, jusqu'à la Renaissance, il existait très peu d'images profanes en Italie. La représentation des choses profanes était mal vue, presque interdite.

Ce qui est intéressant, c'est que ces fluctuations n'intéressent pas seulement les images peintes ou gravées. On constate la même chose pour le théâtre en islam: le seul drame vraiment autorisé dans l'aire musulmane est celui de la mort de 'Ali, chez les chi'ites. C'est un sujet religieux. En Europe chrétienne, jusqu'au xv^e siècle, le seul ■ ■ ■

■■■ théâtre représenté était religieux également. C'est un phénomène étonnant du point de vue de notre histoire, parce que la vie culturelle des anciens Grecs et Romains était tournée vers la sculpture, la peinture et le théâtre. Et tout cela a presque disparu jusqu'à la Renaissance, pendant une période très longue, près d'un millier d'années.

Nous devons admettre que l'Europe chrétienne a été elle aussi touchée par le rejet des représentations profanes. Ces arts n'ont survécu qu'à travers la religion, peut-être même sous le couvert de la religion. Cela a donné une légitimité au théâtre, et à l'image et à la fiction en général. Le roman sera confronté lui aussi au soupçon et au rejet: jusqu'au XIX^e siècle, il était assez mal vu par l'Eglise, de sorte que très peu de gens ont lu des romans jusqu'à ce siècle. Auparavant, des textes populaires comme ceux de Robinson Crusoe ou Don Quichotte ne se présentaient pas comme des fictions, mais comme des mémoires authentiques. On se méfiait de la fiction comme on se méfiait de la comédie.

Toute interdiction portée contre les arts de la représentation est-elle nécessairement d'origine religieuse ?

Ce qu'on peut dire, c'est que la frontière de l'interdit de l'image suit assez bien les mouvements d'expansion et de rétraction du domaine de l'autorité religieuse sur l'ensemble de la vie sociale et morale. Au XVI^e siècle, à Edimbourg, les calvinistes ont rejeté le théâtre. Les puritains et Cromwell ont interdit le théâtre en Angleterre. Mais dès la Restauration, le théâtre est revenu, et même un théâtre assez licencieux. Aujourd'hui, Edimbourg est le lieu du plus grand festival mondial de théâtre.

Je peux donner d'autres exemples. Aux Etats-Unis, le Massachusetts a d'abord été peuplé par les puritains venus d'Angleterre. Ils refusaient les images ainsi que le théâtre, de sorte que, jusqu'à l'indépendance, il n'y a pas eu de théâtre dans le Massachusetts. Puis, l'immigration juive est arrivée. Ce qui est curieux, c'est que puritains et juifs étaient par tradition des adversaires de l'image, de la fiction et de toutes sortes de figurations. A la fin du XIX^e siècle encore, il était très difficile à un juif de Russie de faire de la peinture figurative: pour en faire, Marc Chagall a dû émigrer à Paris.

Mais, au cours du XX^e siècle, tout a changé. Aujourd'hui, les descendants de ces protestants rigoristes et de ces juifs iconophobes sont les plus grands patrons des médias, du cinéma et du divertissement mondial! Tout cela évidemment n'aurait pu se faire sans

un repli de la règle religieuse sur l'espace privé. Mais dans les sociétés modernes, d'autres exigences morales sont venues motiver la réglementation de certaines images: les images ou les représentations violentes et pornographiques sont les dernières à être encore sous surveillance.

Quel est le problème commun à l'image, au théâtre et à la fiction romanesque ?

C'est celui de la représentation en général: est-elle honnête, est-elle trompeuse? Dans certains cas, c'est le caractère mensonger de la représentation qui appelle son rejet. Dans le cas du théâtre, c'est sa nature fictive qui gêne: l'acteur n'est pas le personnage qu'il incarne et le décor est faux. Les objections du judaïsme et de l'islam contre le théâtre sont liées au caractère trompeur de la représentation. C'est comme la pomme d'Eve: le péché avance caché.

Mais ce n'est pas le seul versant de la représentation: toute représentation est travaillée par une ambivalence. Une représentation visuelle n'est certes pas la chose représentée, mais en même temps, elle l'est tout de même un peu plus que le mot qui sert à désigner cette chose. Dans le cas des symboles, le rapport est conventionnel et complexe. Dans le cas de l'image, il fait appel à une analogie forte, qui peut induire la confusion chez l'observateur. Il y a donc des cas où le rejet de l'image, en particulier sacrée, s'appuie sur le fait qu'il existe une confusion possible entre l'image et le référent: dans le cas de l'islam sunnite, par exemple, l'interdit de la représentation humaine repose sur le fait qu'il y aurait confusion possible entre le Créateur, qui a fait l'homme, et l'artiste, qui prétendrait lui aussi pouvoir créer des figures humaines. Donc on n'autorise que les motifs abstraits et les caractères d'écriture.

C'est un argument qui d'ailleurs est très discutabile: un des premiers califes de l'islam, Abu Bakr, affirmait que, Dieu étant le concepteur non seulement de toute chose, mais de toute forme, il n'y avait pas plus de mal à façonner une figure humaine qu'un décor abstrait... L'image étant, par nature, ambivalente, elle peut donner lieu à des interprétations parfaitement opposées. C'est pourquoi il peut exister, à l'intérieur d'une même société, d'une même culture, des adversaires et des partisans de l'image, du théâtre, du roman qui s'affrontent violemment, comme l'ont fait catholiques et protestants au XVI^e siècle en Europe. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

NICOLAS JOURNET



Cet étonnant portrait de talibans, fait par un photographe afghan de Kandahar en novembre 2001, fut découvert avec d'autres par Thomas Dworzak, reporter américain, alors qu'il couvrait leur chute en 2002. Selon l'interprétation taliban de la charia, toute reproduction d'êtres vivants était illégale. Mais quand furent réautorisées les photos de passeport, certains talibans commandaient parfois des portraits plus flatteurs et retouchés, pris dans l'arrière-salle du studio. Ils ne purent jamais les récupérer à cause de l'avancée et des bombardements américains.